

# Le Reporter

Le journal des étudiants et des étudiantes aux certificats de rédaction et de journalisme de la Faculté de l'éducation permanente de l'U. de M.

Année 3, Numéro 3

Février 2002

## Le maire et le clochard

MARLÈNE BÉLIVEAU

Chaque hiver, les sans-abri connaissent leur heure de gloire. Leur situation dramatique, révélée par les médias, émeut l'opinion publique. Les politiciens brandissent alors baguette magique et belles paroles. Volonté réelle ou opportunisme ?

Le nouveau maire de Montréal, Gérald Tremblay, n'est sûrement pas resté indifférent en voyant la cabane d'un sans-logis construite à partir de ses affiches électorales. Les images très médiatisées de la destruction d'abris de fortune ont choqué la population et forcé les autorités à réagir.

Quiconque se promène dans Montréal a

déjà croisé un sans-abri endormi sur un banc dans un parc, dans le métro ou sous un viaduc. Pourtant, comme chaque année, il aura fallu un reportage pour faire bouger les choses.

Soudainement, la cause des sans-abri fait la une des journaux et est inscrite en première place à l'ordre du jour. En vitesse, le maire réunit les intervenants du milieu communautaire, histoire de faire le point sur la situation. Comme par enchantement, on propose des solutions à la tonne pour régler un problème vieux comme le monde. On augmente le nombre de lits dans les refuges. On expérimente des projets-pilotes avec des travailleurs de rue. On implique les CLSC. On milite en faveur des logements sociaux supervisés par des organismes à but non lucratif...

L'intention est louable mais les résultats, eux, sont-ils concrets ?

Le milieu communautaire est sceptique. Habitué à quémander de l'argent et un peu d'attention, il ne s'emballe pas facilement. Les organismes communautaires, principaux héritiers des problèmes engendrés par la de-institutionnalisation, ont beaucoup de responsabilités, mais possèdent peu de ressources. Si l'argent ne change pas le monde, le bénévolat à lui seul ne le sauve pas non plus.

En attendant que l'argent tombe du ciel (de Québec ou d'Ottawa, de préférence), des refuges comme le Old Brewery Mission et l'Armée du Salut continuent de

secourir les marginaux. Ces endroits, achalandés et bruyants, ne conviennent pas à tout le monde.

Cela démontre bien qu'il n'y a pas de solution miracle au problème des personnes itinérantes. Ce mode de vie, épouvantable et incompréhensible pour la plupart d'entre nous, ne disparaîtra pas du jour au lendemain. Il existe quelques individus qui choisissent de vivre dans la rue. Par contre, la pauvreté extrême, la toxicomanie et la maladie mentale poussent trop souvent des personnes à la mendicité et au vagabondage.

Oui, en cette période de l'année, les sans-abri font les grands titres. Pourtant, ils sont présents tous les jours. En sortant du métro Place-d'Armes, les travailleurs des grandes banques côtoient tous les jours les trois mêmes hommes, sur leur morceau de trottoir, en attente de quelques sous. Fidèles au poste, ils vivent le « 9 à 5 » à leur manière. Le premier agite une boîte de conserve en marmonnant des paroles incompréhensibles. Le second tend la main, appuyé sur une béquille. Le troisième ouvre la porte du métro aux passants, accordant un « bonsoir madame, bonsoir monsieur » à chacun.

Ces hommes logent probablement dans un refuge. Ils ignorent peut-être qu'on parle d'eux à la télévision. Si l'administration Tremblay tient ses promesses, ils ne seront peut-être plus là, l'an prochain, pour alimenter les manchettes.

### DANS CE NUMÉRO

#### Éditorial

Dans quel état sommes-nous ?..... p. 2

#### Société

Mondialisation et cinéma .. p. 3

Chronique Vin..... p. 4

#### Science / Santé

Pesticides et cancer infantile..... p. 5

#### Rencontre

Portrait de Dominique Payette..... p. 6 / 7

#### Sur le Web

L'euro c'est dans la poche !..... p. 8

Le Seigneur des anneaux ..... p. 9

#### Chronique Médias

Vive la concurrence ..... p. 10

#### Gérant d'estrade

Les enjeux olympiques ..... p. 11

#### Le mot de la fin

Entre la haine et l'amour ..... p. 12

## Éditorial



### L'avenir du dollar canadien

## Dans quel état sommes-nous ?

ANNIE DUBOIS-CHABERT

Dans l'avion qui me ramenait de Paris à Montréal au début de décembre, des passagers debout derrière mon siège discutaient de tout et de rien. L'un d'eux disait : « Il paraît que d'ici cinq ans, le Canada adoptera la monnaie américaine ». En entendant cette phrase, j'ai eu un serrement au cœur. Quoi ? Non, ce n'est pas possible. Je me suis dit que ce devait être un ragot. Eh bien, non ! Mon entourage, parents et amis, à qui j'ai demandé par la suite s'ils avaient entendu parler de quoi que ce soit à ce sujet m'ont confirmé qu'effectivement certains économistes commençaient à en discuter.

D'ailleurs, depuis quelques semaines, mes oreilles ne cessent de capter certaines informations à ce sujet. Notre huard ne fait décidément pas le poids à côté de la monnaie de nos voisins du sud. Au rythme où vont les choses, nul doute que nous nous dirigeons vers une monnaie commune avec les États-Unis. Certains comparent déjà ce projet à celui du passage à l'euro chez les Européens. À mon avis, il n'y a là aucune comparaison possible. Le but de cette nouvelle monnaie en terre du vieux continent consiste surtout à vouloir établir l'égalité économique à

travers les pays, alors qu'en Amérique, un tel projet serait à l'avantage du pays de l'Oncle Sam. Mondialisation, dites-vous ?

Qu'est-ce que tout cela signifie donc ? Pourquoi de plus en plus de Québécois et de Canadiens sont-ils favorables à l'union avec les États-Unis ? Est-ce le manque d'effort du gouvernement canadien pour relancer l'économie ? Sommes-nous en train de baisser les bras devant l'impérialisme américain ? Toujours est-il que contrairement à l'époque de Trudeau, les gens restent insensibles à la chute de notre dollar. Ont-ils le même sentiment quant à la possibilité de perdre un jour notre identité et notre culture ? Le projet d'une monnaie commune avec les États-Unis serait plus accepté au plan économique qu'au plan politique où la survie du dollar canadien est un sujet apparemment très sensible.

Au rythme où vont les choses, peut-être ferons-nous partie des États-Unis dans le futur ? Il est loin le temps des belles années où notre dollar était en bonne santé et où on pouvait se permettre d'aller passer plusieurs semaines de vacances dans ce très beau pays. Ce temps-là est malheureusement révolu.

#### **Le Comité de rédaction :**

Rabia Tazouti (coordonnatrice), Marlène Béliveau, Maxime Demers, Frédérique Grambin, Marie-Hélène Proulx, Pierre Rossi

Infographisme : Normand Bélisle

Collaborateurs : Marie Ginette Bouchard, Martine Bouliane, Laurence Clavel, Annie Dubois-Chabert, Jeanne Gagnon, Hugo Meunier, Pascal Patron

Corrections et révisions : Marlène Béliveau, Frédérique Grambin

Supervision : Jean-Claude Leclerc

#### **Avis important aux collaborateurs**

Vous voulez participer au prochain numéro ? Envoyez-nous un texte de 4,000 caractères (espaces compris), police Times 12 points, double interligne. Indiquez le titre de votre article dans la case objet de votre courriel.

#### **Important**

Le comité de rédaction se réserve le droit de refuser tout article qu'il jugera tendancieux, litigieux ou au contenu inexact. Il se réserve également le droit de corriger tout texte qui lui sera soumis.

Pour communiquer avec l'équipe de rédaction :

**[lereporter@ageefep.qc.ca](mailto:lereporter@ageefep.qc.ca)**

**Prochaine date de tombée :**

## Société

# Mondialisation dans l'industrie du cinéma

LAURENCE CLAVEL

Ce n'est pas d'hier que les fervents défenseurs du cinéma de répertoire se plaignent du fait que le cinéma américain envahit nos écrans. Celui-ci semble en effet faire partie intégrante du monde occidental. À tel point que, lors des événements du 11 septembre dernier à New York, plusieurs ont cru, pendant quelques secondes, qu'ils assistaient en direct au tournage très réaliste d'un film d'action à gros budget. Avant de réaliser que la réalité dépasse malheureusement quelquefois la fiction. L'Amérique, touchée en plein cœur, attendra probablement encore quelques mois avant de songer à produire un film racontant les événements du 11 septembre et la guerre au terrorisme. Mais gageons qu'encore une fois, il s'agira là d'un film à succès qui prendra une valeur historique pour les Américains.

La mondialisation, la surconsommation poussent l'industrie du cinéma à vouloir faire toujours plus, à plaire à tout le monde, et donc à consacrer de plus grosses sommes d'argent aux effets spéciaux et aux cachets des acteurs. Car pour qu'un film rapporte, il faut qu'il mette à l'affiche des grands noms, et les grands noms coûtent cher. D'ailleurs, les salaires exorbitants des acteurs et les inévitables coûts de production ont obligé les grands studios hollywoodiens à vendre leur part de l'industrie. Ainsi, Columbia appartient au japonais Sony et le propriétaire de Fox, d'origine australienne, vit en Grande-Bretagne. Ce qui fait dire à certains qu'il n'y a plus de films américains mais seulement des films qui parlent à tout le monde.

En effet, malgré ce que l'on pense, ce ne sont pas nécessairement les Américains qui profitent le plus de l'industrie du cinéma. Selon une étude effectuée par deux économistes de l'Université de Stanford en Californie, le coût moyen d'une production américaine se situe entre 120 et 130 millions de dollars US. En fait, seulement 5 p.cent des films américains font des bénéficiaires. On se rappelle du flop spectaculaire de *Waterworld*, avec Kevin Costner, dont le déficit de 225 millions de dollars US restera longtemps dans la mémoire des producteurs américains.

La métropole montréalaise quant à elle est en train de perdre, depuis quelques années, ses plus belles salles de cinéma, celles qui osaient encore projeter des films d'auteurs en dehors des festivals, au profit des mégaplexes implantés par les firmes américaines.

Pour les cinéphiles, la solution reste donc les festivals consacrés au 7<sup>e</sup> art encore très présents à Montréal : Festival des Films du Monde (FFM), Festival du Nouveau Cinéma, Fantasia, et les petites salles obscures que quelques organisations tentent de préserver. Au printemps dernier, le Dauphin, a été sauvé d'une mort certaine et rebaptisé le Beaubien, grâce au Comité pour la Sauvegarde du Dauphin appuyé par la Corporation pour le développement économique de Rosemont-Petite-Patrie (CEDEC).

D'autres salles de cinéma, plus importantes celles-là, semblent s'être donné le mot pour préserver le cinéma de répertoire. Le Quartier Latin continue d'être un des rares cinémas à projeter des films francophones et le nouveau cinéma du Forum-Pepsi, malgré ses airs de mégaplexe, présente depuis ses débuts plusieurs films ayant été en nomination dans de nombreux festivals. Dès son ouverture

au printemps dernier, il projetait, entre autres, *La Veuve de Saint-Pierre*, *Maelström* et *Les Rivières pourpres*.

En attendant le printemps et le début de la saison des festivals, les cinéphiles peuvent toujours se tourner vers la Cinémathèque québécoise et l'Ex-Centris, dont la programmation propose plusieurs films ayant été en compétition lors des derniers festivals. Sans oublier le Cinéma du Parc qui présente, malgré une programmation en grande partie anglophone, un vaste choix de cinéma de répertoire. D'ici là, gageons que les grandes productions comme *Harry Potter* et *Le Seigneur des anneaux* attireront tout de même plus d'un fervent admirateur du grand écran.



## Chronique Vin



# Santé ! À la nouvelle année !

PASCAL PATRON

Santé ! À la vôtre ! Tchîn-tchîn ! Prosit ! Trinquons ! Portons un toast ! ( pas au beurre d'arachide...). Autant de formules universelles qui font lever et s'entrechoquer les verres, qui font que les convives se regardent droit dans les yeux au risque de renverser le contenu de leurs coupes. Il est d'usage tout d'abord de trinquer pour boire, puis de boire pour trinquer.

Il ne faut pas oublier que le vin est avant tout un facteur de convivialité, qu'il facilite les rapports entre les personnes et garantit une bonne intégration à la société comme au monde. C'est un plaisir que de le partager ensemble, simplement ou accompagné d'une bonne table. Toutes les occasions sont bonnes pour se réunir autour de la dive bouteille, champagne pour les grandes ou vin blanc ou rouge, pour les autres. Cependant, les mélanges ne sont pas toujours bons et il est conseillé de suivre l'adage selon lequel *Blanc sur rouge rien ne bouge, rouge sur blanc tout fout le camp* en commençant par boire le vin blanc avant le vin rouge.

Comme le dit la chanson populaire « *Boire un petit coup, c'est agréable ; Boire un petit coup, c'est doux ; Mais il ne faut pas rouler sous la table* » et le vin s'il rend gai et joyeux, consommé avec modération, peut aussi, pris en trop grande quantité, avilir. Si l'ivresse légère porte à philosopher, à comprendre et à se comprendre, l'ivresse lourde exalte ou endort.

Chacun se rappelle des difficiles et trop souvent mauvais « lendemain de veille », « brosse », « cuite », « biture », « pompon », « muflée » qui laissent le crâne dolent, la bouche pâteuse, l'estomac vaseux et la raison vacillante. Il existe des remèdes à la « gueule de bois », au « mal de bloc », à la « casquette de plomb », à la « mâchoire de marbre »... expressions imagées, souvent poétiques, pour désigner cet état nauséux qui découle de l'ivresse. Ces antido-

tes sont, le plus souvent, le pur fruit de l'imagination d'un esprit embué et sont donc peu fiables. Cependant, mieux vaut ne pas avoir à y recourir en limitant sa consommation d'alcool ou, alors, s'enivrer en connaissance de cause. La gueule de bois fait naître des « serments d'ivrogne ». On se dit : « Plus jamais » et pourtant, le vin possède sa propre magie.

### Les aubaines dégustées

En produit régulier à la SAQ

**Colombard-Chardonnay Pierre Delatour 2000 ( 7,90 \$ +589580 )**. Ce vin de pays des côtes de Gascogne, issu de l'assemblage cépages Colombard et Chardonnay est un vin blanc pâle à reflets jaunes. Son nez est caractérisé par la pêche et les fleurs blanches. Ce vin fin, gouléant, légèrement sucré tout en étant sec, est très agréable. Servi frais, il sera apprécié à l'apéritif mais accompagnera aussi très bien la cuisine exotique salée-sucrée.



**Clos Bagatelle Tradition St-Chinian 2000 ( 12,65 \$ +446153 )**. Ce vin rouge foncé aux reflets violacés est originaire du sud de la France. C'est le résultat de l'assemblage des cépages Syrah, Grenache et Carignan. Son nez puissant évoque la garrigue et les olives noires et ne peut renier ses origines méditerranéennes. En bouche, son corps, ses tannins fondus et sa finale persistante le rendent très plaisant. À servir avec les viandes rouges marinées et autres plats épicés.

En spécialité à la SAQ

**Palha - Canas, Vinho regional estremadura 2000 ( 14,15 \$ +897504 )**. Ce vin rouge rubis, originaire du Portugal, se compose de cépages locaux. Ses arômes de fruits rouges s'allient à des notes de vanille. En bouche, il possède un bel équilibre et une bonne structure tannique. Meilleur aéré, il s'harmonisera très bien avec les viandes rouges grillées et les fromages relevés.

**NB : Le chiffre à côté du prix indique le code de la SAQ.**

## Science / Santé

### Pesticides et cancer infantile

# La bataille d'une dermatologue

MARIE-HÉLÈNE PROULX

**En décembre, *La Presse* révélait pour la première fois la conclusion alarmante d'une étude menée par le CHUM et le Centre de recherche de l'Hôpital Sainte-Justine: le Québec détient le taux le plus élevé de cancer infantile au Canada, avec 30 p.cent des cas entre 1982 et 1991. Si les auteurs de l'étude suggèrent avec réserve la possibilité d'un lien entre pesticides et cancer infantile, pour la dermatologue June Irwin, aucun doute ne subsiste: les pesticides sont des « poisons mortels » qu'il faut bannir sans plus tarder. La vie des enfants en dépend.**

Ce n'est pas d'hier que le Dr Irwin tente d'éveiller les consciences aux « impacts dévastateurs » des pesticides sur la santé. Voilà près de 20 ans que la dermatologue de Pointe-Claire multiplie les mises en garde aux gouvernements et aux médias. Elle ne compte plus les heures passées à rédiger des lettres et à préparer des conférences. Ni les sommes dépensées pour continuer ses recherches: chaque année, elle débourse 20 000\$ de sa poche en frais d'analyses. Les échantillons de sang et de tissus gras de ses patients sont envoyés à l'Environmental Health Center, un laboratoire spécialisé du Texas.

Ses recherches l'ont amenée à croire qu'il existe un lien entre les pesticides et certaines maladies graves, dont la leucémie. « Ce n'est pas normal d'avoir des produits chimiques dans le corps, et ce n'est pas sans conséquence. Certains de mes patients très malades ont des taux incroyablement élevés de pesticides dans leurs tissus gras. Jean-Dominic Lévesque-René, un jeune résidant de l'Île-Bizard ayant souffert d'un lymphome malin non-hodgkinien en 1994, et qui milite maintenant publiquement contre les pesticides, en est un exemple », souligne-t-elle.

Si plusieurs médecins et groupes de pression manifestent aujourd'hui pour éradiquer les pesticides, longtemps, June Irwin a eu l'impression de prêcher dans le désert. Elle avoue en riant que certains la soupçonnent de folie. C'est qu'elle exprime son indignation à grand renfort de formules radicales: ainsi, elle n'hésite pas à qualifier de « terrorisme chimique » le présumé laisser-faire du gouvernement vis-à-vis de l'industrie des pesticides.

« C'est la conspiration du silence! Aux États-Unis, il y a longtemps que les effets néfastes des pesticides sont reconnus. Ici, qu'est-ce qu'on attend? De nombreuses études inquiétantes ont été publiées au sujet des pesticides depuis 1976, mais le lobbying de l'industrie est si puissant que la voix des chercheurs est écrasée », affirme la dermatologue. Elle poursuit, enflammée: « Le pire, c'est que les enfants sont les principales victimes de cette aberration. Parce qu'ils jouent dans des pelouses ayant été aspergées de poison, le risque de développer des maladies graves est multiplié. Combien de temps les autorités laisseront-elles souffrir la population avant d'agir? »

Le programme de Lutte Anti-Parasitaire instauré par le gouvernement, ainsi que les recommandations de réduction de consommation des pesticides faites en octobre dernier par André Boisclair, le ministre de l'Environnement, n'apaisent en rien les craintes du Dr Irwin. « Tout cela est insuffisant et inefficace, affirme-t-elle. Il ne s'agit pas de réduire l'usage des pesticides, il faut les éradiquer! Permet-on une consommation modérée de cocaïne? Pourquoi vouloir négocier la santé? Les enjeux sont trop importants. »

Les biopesticides, dont le ministre de l'Environnement souhaite bientôt accélérer le processus d'homologation, ne séduisent pas davantage la dermatologue: « Les biopesticides, c'est du bioterrorisme. Ces produits tuent, par définition. Plutôt que de vivre en harmonie avec la nature, on tente de la détruire. Nos aïeux cultivaient les légumes sans produits chimiques et désherbaient leurs jardins à la main. Les mentalités ont changé! Maintenant, on recherche la facilité et la rapidité, au détriment de notre santé ».

Pessimiste, le Dr Irwin? « Non. Je crois au pouvoir de la vérité. Un jour, le gouvernement sera forcé d'admettre en termes clairs que les pesticides ont un impact dévastateur sur la santé. Un scandale encore plus grave que celui du tabac éclatera. Il y aura de grandes poursuites judiciaires. D'ici là, je continuerai de me battre. Je le fais pour les enfants. Quelle société peut accepter de les laisser souffrir de la sorte? »

## Rencontre

# Portrait de Dominique Payette

RABIA TAZOUTI

**Journaliste chevronnée, animatrice à la radio, chargée de cours à l'université, documentaliste, scénariste et plus encore, Dominique Payette cumule les fonctions. Grâce à son talent, son charme et sa personnalité, elle est devenue une figure publique très respectée dans le milieu des médias. Elle a su séduire les jeunes avec ses émissions 275-Allô et ADOS-radio, le magazine quotidien destiné aux jeunes qu'elle anime à la radio de Radio-Canada. À l'université, elle jouit d'une solide réputation auprès d'un bon nombre d'étudiants en journalisme.**

### LE DÉBUT DE SA CARRIÈRE

C'est le hasard qui a poussé la plupart des grands journalistes à exercer ce métier. Dominique Payette n'échappe pas à cette règle. Le choix du métier qu'elle pratique depuis plus de 20 ans et qu'elle chérit encore aujourd'hui résulte d'un imprévu. *«J'ai découvert ça au cégep. À l'époque, j'écrivais dans le journal étudiant. Je ne m'en allais pas là du tout, mais en médecine. J'ai complètement changé de cap en découvrant le journal étudiant. Je pense que c'est venu accrocher un certain idéalisme en moi, certains désirs de changer le monde, de changer les choses en les décrivant. Donc, ce qui m'a amenée au journalisme, c'est le désir de participer au changement social.»*

Son parcours a débuté dans les salles de nouvelles de la télévision de Radio-Canada, en 1973. Elle a commencé sa carrière très jeune. *«J'avais 19 ans. Je suis arrivée à Radio-Canada un vendredi après-midi. Ils cherchaient quelqu'un pour le lundi matin. Et voilà. J'avais été stagiaire à La Presse pendant l'été, donc je suis arrivée avec une série de petits articles, beaucoup de culot. Lundi matin, j'étais dans la salle des nouvelles, derrière les machines à écrire», explique-t-elle.*

Dès le départ, elle s'est bien adaptée. *«Au début, j'ai travaillé au service des nouvelles. J'avais une vision assez étroite du journalisme, qui a beaucoup changé au fur et à mesure que j'ai progressé dans la profession. Pour moi la véritable information, c'était un gros bulletin de nouvelles. Évidemment, avec le temps, je me suis aperçue de l'impact d'une nouvelle. J'ai aussi réalisé que le pouvoir des médias s'était dilué à travers des émissions beaucoup plus légères. Moi, je trouve*

*que j'ai réussi à continuer d'être à la hauteur des attentes que j'ai eues par rapport à ce métier. Je n'ai pas fait de compromis par rapport au rêve initial que j'avais, par rapport à l'estime que j'ai de cette profession.»*

### ÉVÉNEMENTS MARQUANTS

Durant sa carrière, Dominique Payette a été marquée par plusieurs événements, notamment lorsqu'elle s'est rendue aux Philippines lors de la chute du président Ferdinand Marcos. *«Je me suis retrouvée confrontée à un événement international auquel on accordait une couverture médiatique bien au-delà de ce que l'événement pouvait représenter. Quand j'ai été confrontée pour la première fois à ces antennes satellites sur les hôtels et les toits, à cette grosse machine, cela a été pour moi un grand coup. Mais comme les télévisions étaient là, je les ai vues provoquer des événements. Au moment où on sortait notre caméra, on voyait un attroupement.»*

Un séjour au Rwanda a aussi alimenté ses réflexions. *«J'y suis allée un an après le génocide, pas en tant que journaliste, mais comme observatrice invitée par une O.N.G. J'ai été profondément dérangée par le type de couverture que les médias avaient fait. Ça m'a donné encore un grand coup en découvrant la grande différence entre ce que je croyais comprendre*



*après avoir tout lu et tout suivi, et ce que j'ai constaté. »*

### SES PASSIONS

La journaliste est animée par deux passions. D'abord l'Afrique, où elle fait un premier séjour en 1985, lors d'une conférence des Nations unies sur le rôle des femmes. *«Pour la toute première fois, j'ai vraiment été très touchée par les gens.»* Ensuite, il y a les jeunes. *«Je les ai découverts au cours des dernières années à la radio »*, affirme-t-elle. De ces deux passions est né un premier roman jeunesse, *Un été aux couleurs d'Afrique*, destiné aux jeunes de huit ans et plus.

Elle adore également l'enseignement. Sa première expérience remonte à 1989, à l'UQÀM. Depuis 1994, on la retrouve dans les classes de l'Université de Montréal. Pourquoi enseigner ? *« Ça nous oblige à voir clair sur ses propres pratiques professionnelles. Ça nous aide à grandir soi-même.»* Son rôle d'enseignante, Dominique Payette le remplit en poussant les étudiants à travailler fort. *«J'incite les étudiants à aller voir, vérifier, mettre en question les idées préconçues qu'on a sur plusieurs sujets. Tout ce qu'on fait, c'est reproduire les préjugés. Il faut vraiment se confronter à des réalités qu'on imagine. Je pense que ça vaut la peine de mettre les pieds une fois dans sa vie dans un pénitencier ou à l'hôpital Saint-Justine. Voir des choses qui sont dérangeantes, mais qui font, à mon avis, un meilleur journaliste.»*

### SA VISION DU JOURNALISME

Dominique Payette aime son travail. *«Je trippe énormément sur l'information que je fais en ce moment. Chaque soir, c'est un rendez-vous que j'attends. Par contre, je trouve que par certains côtés, notre information fait un peu pitié.»* Selon elle, le métier de journaliste auquel elle a consacré une grande partie de sa vie, a évolué et changé. *«Il y a 15 ou 20 ans, j'aurais dit qu'il fallait apprendre sur le tas. Aujourd'hui, je dis : absolument pas. On s'évite bien des erreurs. On arrive dans des entreprises qui sont de plus en plus exigeantes. Quand je suis entrée à Radio-Canada, je n'avais pas de formation en journalisme. D'ailleurs, il ne s'en donnait pas, sauf peut-être à l'Université Laval. À mes débuts, j'ai suivi un journaliste collègue pendant un bout de temps, qui me montrait comment on procédait. Aujourd'hui, les exigences sont énormes et les ris-*



*ques de se casser la gueule sont plus grands.»*

Ainsi, sa vision du journalisme a beaucoup changé. Elle ne considère pas avoir réussi à changer les choses et à apporter quelque chose de nouveau. *«En dehors d'une émission d'information traditionnelle, j'ai davantage le sentiment d'avoir fait des choses différentes et ouvert des horizons nouveaux. En donnant la parole aux adolescents à la radio tous les soirs, par exemple, j'ai l'impression de participer à une certaine ouverture. Par ailleurs, c'est vrai que le Québec connaît depuis quelques temps une ouverture sur le monde. Cette ouverture, je la sens beaucoup chez les jeunes par rapport à leurs parents. Je les trouve moins ignorants en géographie et en géopolitique. Mais il reste sans doute énormément de choses à changer encore.»*

Malgré l'évolution et les changements apportés, certains aspects de la profession lui inspirent un sentiment de découragement et de frustration. La situation des médias aujourd'hui l'inquiète. *«Quand on enseigne, c'est décourageant. Le monde qu'on est en train de léguer aux étudiants et aux étudiantes, ce n'est pas le monde qu'on a aimé quand nous, on a commencé. J'aurais préféré leur laisser un monde journalistique avec autant d'entreprises de presse que quand on a commencé. Aujourd'hui, il y a plus de jeunes journalistes, mais de moins en moins d'entreprises de presse.»*

Quand elle parle de ses étudiants, c'est dans ces termes qu'elle les décrit. *«En enseignant la radio, j'hérite soit des étudiants qui veulent faire la presse écrite et pas de télé, soit des étudiants télé qui ne veulent pas faire la presse écrite. Je suis rarement choisie. Ce qui me plaît beaucoup, c'est de démontrer à ces étudiants que la radio est un média à part entière, et qu'entre la télé et la presse écrite, c'est probablement la radio qui s'adresse autant à l'intelligence qu'à la sensibilité.»* Sans aucun doute, Dominique Payette est une des grandes journalistes radio de notre époque.

## Sur le Web

# L'euro, c'est dans la poche !

PIERRE ROSSI

Jadis, les marchés de la Ville éternelle et de son empire étaient courus par des deniers, des as et des sesterces. Hélas ! Rome et ses pièces ne sont plus. Et il fut un temps où le commerce se faisait en sequins et en ducats vénitiens, mais ceux-ci ont joint la Sérénissime dans le grand oubli qu'est l'histoire. Dans l'une de nos anciennes mères patries, les mailles et les sous chauffaient les mains du menu peuple alors que les grands comptaient leurs louis et leurs napoléons; dans l'autre, alors que les roturiers et les vilains réglait leurs affaires en shillings ou en groats, les grands du royaume déboursaient des guinées ou des souverains. Or, à ces monnaies s'ajoute désormais l'euro.

Nos cousins d'outre-Atlantique doivent maintenant passer à une vitesse supérieure. Au lieu de compter en milliers de lires, en centaines de pesetas et d'escudos ou en dizaines de florins et de francs, ils n'auront que quelques euros dans leurs poches. Et nous, de ce côté de l'Atlantique, devons rapidement nous habituer à la nouvelle donne.

Pour le faire, voici quelques sites fort utiles :

**Tout sur l'euro par le Répertoire Yahoo:** <http://fr.biz.yahoo.com/euro.html>

**L'histoire de l'unification monétaire en Europe:** [http://fr.biz.yahoo.com/euro\\_spe\\_hist.html](http://fr.biz.yahoo.com/euro_spe_hist.html)

**Le dossier Euro publié par le journal *Le Monde*:** <http://www.lemonde.fr/sequence/0,5987,3352---,00.html>

**L'évolution des opinions publiques par rapport à l'euro:** <http://www.europe2020.org/fr/euro/>

**Le gouvernement français** consacre un site à la nou-

velle monnaie: informations, guides aux entreprises et aux particuliers, relais pour les enseignants et pour les formateurs, histoire du franc espace média : <http://www.euro.gouv.fr/>

**La Délégation de la Commission européenne au Canada sur le web**, site utile au contenu plus adapté aux besoins et aux intérêts des Canadiens: <http://www.eudelcan.org/francais/6B.cfm>

Pour des analyses critiques, voire opposées, de la nouvelle monnaie européenne :



**Breviaire contre l'euro:** [http://perso.republica.fr/anti\\_euro/](http://perso.republica.fr/anti_euro/)

**L'euro et les contradictions du système capitaliste:** <http://perso.magic.fr/nac/fs/econo2.html>

Jacques Derrida parle **d'une autre Europe avec l'euro** et non pas de l'euro: <http://www.geocities.com/Paris/Concorde/7898/zeit.htm>

La Commission européenne offre des stages aux ressortissants des États membres de l'Union européenne, ainsi qu'à un certain nombre de ressortissants de pays tiers dont le Canada. Pour en savoir plus : **Mission du Canada auprès de la Commission:** [http://www.dfait-maeci.gc.ca/eu-mission/about\\_f.html](http://www.dfait-maeci.gc.ca/eu-mission/about_f.html)

Pour mieux connaître l'Union européenne :

**Banque centrale européenne :** <http://www.ecb.int/>

**Union européenne:** [http://europa.eu.int/index\\_fr.htm](http://europa.eu.int/index_fr.htm)

**Parlement européen:** [http://www.europarl.eu.int/home/default\\_fr.htm](http://www.europarl.eu.int/home/default_fr.htm)

**Commission européenne :** <http://europa.eu.int/comm/>

---

## Culture

---

# *Le Seigneur des anneaux*, une œuvre réaliste

MARTINE BOULIANE

Avec *La Communauté de l'anneau*, le réalisateur Peter Jackson signe un film historique. En transposant à l'écran cette référence ultime en littérature fantastique, le réalisateur néo-zélandais a créé un film qui marquera sûrement le cinéma.

Pourtant, la trilogie est historique à un autre titre. « *Le Seigneur des anneaux* n'est pas une œuvre d'imagination en soi. Tolkien écrivit le livre comme s'il s'agissait de l'histoire européenne d'une époque obscure, oubliée depuis longtemps », explique Peter Jackson dans le livre officiel du film. C'est dans le but de demeurer fidèle à cette historicité que chacun des détails du film fut soigneusement étudié et que la Terre du Milieu prend des allures médiévales.

Peter Jackson s'est inspiré de tous les détails donnés par Tolkien quant à ce monde particulier et à ses habitants, par exemple les différentes grandeurs des personnages. L'équipe du film a établi une grandeur moyenne pour chacune des espèces de la Terre du Milieu. Ainsi, un hobbit mesure 127 cm (4"2), tandis qu'un humain mesure 175cm (5"9) et un cavalier de l'anneau, 205cm (6"9).

Malgré les possibilités technologiques actuelles, les différentes grandeurs n'ont pas été ajustées par ordinateur. Plusieurs méthodes ont été utilisées, la plus surprenante étant celle des doublures. Tout d'abord, lors de scènes où les grands personnages occupaient l'avant-plan de l'action, des personnes de petites tailles portant des masques en latex remplaçaient les acteurs jouant les Frodon et Sam notamment. D'un autre côté, lorsque les hobbits se trouvaient au centre de l'histoire, un Néo-Zélandais mesurant 2,12 mètres revêtait les habits de tous les autres membres de la Communauté de l'anneau. Ainsi, pour chacun des personnages, les créateurs du film devaient compter deux costumes identiques, même au niveau des proportions, pour l'acteur et sa doublure.

Quant aux décors et accessoires, les artisans du film ont eu beaucoup de travail à faire. « Sur la plupart des films, ils sont achetés ou loués. Pour *Le Seigneur des anneaux*, tous furent entièrement créés et fabriqués à la main », écrit Brian Sibley, dans le guide officiel du film. Les plus infimes détails, tels que les armoiries des différents groupes de la Terre du Milieu, furent peints à la main sur les différents costumes et accessoires. Les épées, selon le vœu du réalisateur, ont été moulées afin de ressembler à des épées pré-médiévales plutôt qu'à celles des chevaliers de films hollywoodiens.

Les illustrations et descriptions de J. R.R. Tolkien n'ont pas servi qu'aux accessoires, mais aussi aux décors. Malgré les difficultés techniques rencontrées lors de la création d'un trou de hobbit où tout est rond, les artisans sont restés fidèles à l'imagination de Tolkien. Une autre source d'inspiration pour les créateurs du film fut les dessins d'Alan Howe. Ce dernier, un illustrateur renommé, avait illustré *Le Seigneur des anneaux*. De nombreux décors ont pour source ses dessins, tel que Fondcombe, la demeure du roi Elrond. Peter Jackson a utilisé les dessins d'Alan Howe pour certains de ses personnages, dont les Chevaliers de l'anneau, auxquels l'illustrateur avait déjà donné leur allure inquiétante. Même Gandalf provient de l'imagination de l'illustrateur et des indications de Tolkien.

Ainsi, avec son désir de coller à tous les détails existant déjà dans le livre du *Seigneur des anneaux* et les illustrations d'Alan Howe, Peter Jackson a su respecter la Terre du Milieu et les différents personnages tels qu'imaginés par les créateurs. Encore davantage, le réalisateur a donné une vraisemblance à ce monde qui ne déçoit pas les lecteurs du livre, ce qui était le plus grand danger en donnant vie à une oeuvre aussi connue et appréciée. Par ailleurs, malgré quelques incartades dans la trame de l'histoire, soulignées par les fans irréductibles du livre, *Le Seigneur des anneaux* est à la hauteur, visuellement, du monde de Tolkien.

## Chronique Médias

# Vive la concurrence!

JEANNE GAGNON

Quand le CRTC a aboli, dans les années 90, le monopole de Bell Canada en téléphonie et celui de Vidéotron en câblodistribution, personne n'a versé de larmes. Maintenant, le plus gros câblodistributeur du Québec se dit victime de décisions prises pendant le monopole. Fait-il vraiment pitié? Peut-être devrait-il suivre les quelques règles suivantes.

*Sourire!* La première règle du service à la clientèle que l'on enseigne aux préposés est que ce sont les abonnés qui paient les salaires. Les concurrents comme Bell Express-Vu, StarChoice ou LookTV qui sont habitués à la compétition, grugent ses parts de marché en proposant des offres alléchantes même s'ils ne réalisent pas de profits. Voilà des groupes qui travaillent pour leurs consommateurs. Ils sont même prêts à accumuler des pertes pour mieux les servir. À regarder sa convention collective, Vidéotron, lui, n'a aucune idée ce qu'est le service à la clientèle.

*Laver son linge sale en famille!* La convention collective comprendrait plusieurs règles ancestrales, des limites à la sous-traitance et de fortes échelles salariales. Ce qui lui vaut d'être la société la plus dispendieuse de l'industrie. Entre temps, le syndicat et la direction ne peuvent s'entendre sur la manière de procéder afin de réduire les coûts. Les syndiqués ne semblent pas vouloir renégocier mais quelqu'un devra bouger.

*Partager!* Les concurrents utilisent le réseau bâti par Vidéotron, fait qui le dérange fortement. Cependant, il faut se rappeler qu'il y a des avantages et des désavantages au monopole. L'avantage est que la compétition étant nulle, tout le territoire et le marché appartient à la compagnie détenant le monopole. Le désavantage est que lui seul peut et doit bâtir le réseau. Ça coûte cher mais tout le marché lui appartient.

*Regarder la télé!* Un manque de vision flagrant existe également. Lorsque la téléphonie fut déréglementée, la chute de son monopole de 33 ans aurait dû être envisagée. Avec

cette piètre performance, comment les abonnés pourront-ils lui faire confiance en ce qui a trait à la nouvelle technologie, soit le numérique, surtout qu'il ne semble pas exister de plan de contingence dans cette entreprise?

De même, Vidéotron affirme faire face à un taux élevé de débranchement. Les abonnés débranchent-ils parce que le numérique représente une nouvelle technologie à moindre coût ou parce qu'ils sont écoeurés du câblodistributeur? Ses propres employés, avec un taux d'absentéisme de 10 p.cent, le sont peut-être plus.

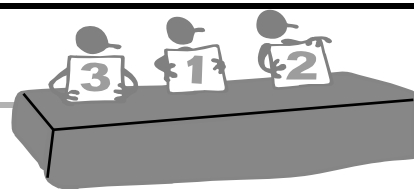
*Être optimiste!* L'arrivée de Quebecor représente une nouvelle philosophie, celle de la dominance. Par ailleurs, Vidéotron affirme qu'il embauche dans certains secteurs et que selon le rapport financier du 3<sup>e</sup> trimestre, il est plus rentable qu'à pareille date l'an dernier et il a même réalisé un bénéfice d'exploitation de 17,2 p.cent.

*Aller à l'école!* La concurrence agressive de la dernière année n'est pas près de s'estomper. Vidéotron qui soutient ne pas craindre les lois du marché devrait faire attention. Avec des coûts d'exploitation moindres, le câblodistributeur prétend être en mesure de faire face à la concurrence. Mais cette nouvelle mesure sera-t-elle suffisante? Il aurait intérêt à utiliser des ressources extérieures (secteur financier) pour l'aider à se remettre sur pied.

*Se regarder dans le miroir!* Vidéotron se plaint qu'il manque de flexibilité et de souplesse dans les activités quotidiennes, surtout quant à la tarification et aux frais d'exploitation. Pour remédier à la situation, il devra prendre le taureau par les cornes, décider de sa position pour l'avenir et tout faire pour y arriver. Regarder les aspects positifs et négatifs et se dire que l'avenir de plusieurs compagnies est moins prometteur que le sien. Il a déjà une bonne base et Quebecor lui fournit un soutien énorme. L'avenir est entre ses mains.

Une chose est sûre, c'est que les employés de Vidéotron avaient la belle vie durant le monopole. Vive la concurrence!

## Gérant d'estrades



# Les enjeux olympiques

HUGO MEUNIER

Un peu blasés d'une guerre à l'étranger qui n'aboutit à rien d'explosif (sans jeu de mot bidon), les médias internationaux doivent se trémousser d'excitation à l'approche des premiers Jeux Olympiques d'hiver du troisième millénaire qui se tiendront à Salt Lake City, du 8 au 24 février 2002.

« Grâce » aux attentats du 11 septembre, Salt Lake City a surmonté le scandale qui a entouré sa désignation et concentre maintenant l'attention générale sur la sécurité entourant les Jeux.

Rappelons que le choix de Salt Lake City en tant que ville olympique avait soulevé la controverse suite à des allégations de pots-de-vin. De ce fait, la justice américaine enquête toujours sur les tentatives présumées de corruption de certains membres du comité d'organisation.

Bien entendu, les attentats terroristes ont mis en évidence la question de la sécurité et celle-ci s'annonce des plus serrées. Le gouvernement américain a donc vivement approuvé une aide supplémentaire de 25 millions de dollars. Total des effectifs pour les Jeux : 3 400 membres des forces militaires, sans compter les 4 à 6 000 officiers de police. De quoi faire passer à tous les Américains perturbés âgés de 15 ans l'envie de jouer au kamikaze !

D'ailleurs Mitt Ramsey, le président du comité d'organisation (SLOC), semble très confiant : « Toute menace terroriste, qu'elle provienne des airs, d'une personne isolée, d'un véhicule, ou d'une attaque chimique ou biologique... tout a été étudié et un plan a été mis en place pour réduire le risque au maximum. »

En revanche, Jacques Rogge, le président du Comité international olympique (CIO) a déclaré, dans un émouvant effort pour se montrer rassurant : « Les Jeux Olympiques

de Salt Lake City auront un niveau de sécurité jamais atteint... sauf en cas de troisième guerre mondiale. »

Du côté des athlètes, on dénote une inquiétude considérable à l'idée de débarquer sur le continent de la liberté et de la démocratie. La délégation japonaise a transformé cette inquiétude en paranoïa en affirmant qu'elle compte assurer la sécurité de ses membres en les munissant de masques à gaz et d'antibiotiques contre la maladie du charbon.

Ainsi, on espère donc que la fameuse trêve olympique ait lieu, malgré quelques relents de protestation contre le fait qu'un pays en guerre soit, malgré la charte du CIO, hôte des Jeux Olympiques. Bush peut se défendre en disant qu'il n'est pas en guerre contre un pays mais contre le terrorisme, bien qu'il ait été celui qui a le plus joué sur les mots pour éviter cette trêve.

On attend donc impatiemment ces Jeux qui débiteront sous le signe de la sécurité et du patriotisme par une cérémonie d'ouverture où est attendu le président Bush, et un spectacle à la mémoire des victimes et des héros du 11 septembre (on ne s'en sort décidément pas...)

Les Jeux Olympiques ont d'ailleurs été le théâtre d'événements terroristes en 1972, alors qu'un commando palestinien avait enlevé et assassiné 11 membres de l'équipe israélienne à Munich. La communauté internationale s'était alors indignée de cette lâcheté due au non-respect de la trêve olympique.

Bref, même si l'avocat montréalais membre du CIO, Richard Pound, est « confiant que la région de Salt Lake City sera l'endroit le plus sécuritaire de la planète », je préfère de loin l'insécurité de mon apparemment rue Joliette pour suivre les Jeux à la télévision.

Donc, mesdames et messieurs, faites vos jeux car de toute façon... rien ne va plus!



## Le français et l'anglais : Entre la haine et l'amour

PIERRE ROSSI

Dans le droit fil de son travail de linguiste et de pédagogue, Henriette Walter consacre un livre à l'histoire d'amour entre le français et l'anglais. Une histoire qui n'ose pas dire son nom, mais qui est bien réelle. Le titre, *Honni soit qui mal y pense*, est bien évocateur de ses contradictions.

Devise de l'Ordre de la Jarretière, fondé en 1348 par le roi Édouard III Plantagenêt pour commémorer la victoire des Anglais sur les Français à Crécy, c'est la reprise de l'avertissement que l'illustre monarque aurait spontanément poussé en attachant sur sa propre jambe la jarretière perdue par une belle comtesse. Épisode anodin qui en dit long sur la langue parlée à cette époque à la cour d'Angleterre, mais triste épisode puisqu'il marque le début de la guerre de Cent ans. Or, que serait-il advenu du français et de l'anglais si le roi d'Angleterre avait définitivement lié les deux pays sous la même couronne?

En dépit de cette belligérance, les deux langues ont des ancêtres communs - les langues celtes et le latin - auxquels se sont ajoutés l'italien, l'espagnol et l'arabe pour le français et le germanique et le scandinave pour l'anglais. Aujourd'hui, elles se partagent 3000 « bons amis», sans compter les « faux amis ».

On s'amuse beaucoup à parcourir ce livre. On y découvre des enfants prodiges franglais (par exemple *cash*, de l'ancien français *casse*, «caisse»). On apprend pourquoi on se vouvoie en anglais (le tutoiement et *thou* disparaissent à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle). On comprend que l'orthographe anglaise est bizarre (mot basque emprunté par le français et passé à l'anglais) à cause de l'hybridité qui

naît de l'entrecroisement d'éléments germaniques et romans. On s'aperçoit que le lexique anglais est aussi une bonne introduction à l'ancien français (*forêt* s'écrivait «forest») et que les deux langues puisent allégrement dans le latin pour inventer des nouveaux mots.

S'il est inutile de pleurer sur les occasions perdues - dans le jeu pour la suprématie, l'anglais a ravi la place du français - il reste que le challenge du français (de l'ancien français *chalenge*) n'est pas l'anglais, mais l'attitude trop timorée et conservatrice des francophones.

Henriette Walter nous convie à repenser les malentendus et les clichés. Son livre le fait avec bonheur, enjolivé par des encadrés proposant des jeux de langage intelligents et jamais ennuyeux. L'auteure fait la démonstration heureuse qu'érudition ne rime pas nécessairement avec pédanterie.

HONNI SOIT QUI MAL Y PENSE, L'incroyable histoire d'amour entre le français et l'anglais d'Henriette Walter, éd. Robert Laffont, 364 p., 29,95 \$.

Du même auteur :

L'AVENTURE DES LANGUES EN OCCIDENT, Leur origine, leur histoire, leur géographie, Paris, éd. Robert Laffont, 1994.

L'AVENTURE DES MOTS FRANÇAIS VENUS D'AILLEURS, Paris, éd. Robert Laffont, 1997.

LE FRANÇAIS D'ICI, DE LÀ, DE LÀ-BAS, Paris, éd. J.-C. Lattès, 1998.